

## **Le raccourci...**

Hélène prend son métier de guide-conférencière avec sérieux. Elle y met tout son cœur et n'hésite pas, à exprimer ses convictions. Il lui arrive de dire que c'est une mission plus qu'une profession. Elle exerce cette activité dans la région de Saint-Malo et est intarissable sur l'histoire de ce territoire et des Malouins. Née en Bretagne, Hélène, après des études d'histoire a exercé comme professeur en collège à Dijon. Amatrice de marche et randonneuse avertie, à l'âge de trente-cinq ans, elle s'est formée au métier de guide conférencière. Diplôme en poche, elle s'est installée à Saint-Briac sur mer. Elle propose de découvrir la région, notamment par le célèbre sentier des douaniers. Pour chaque parcours, elle a programmé des respirations historiques, où elle exprime tout son talent de conférencière. Il arrive que, parmi les marcheurs qu'elle accompagne, se trouvent ces insupportables professeurs à la retraite qui prennent plaisir à la contredire ou, pire encore, à apporter des précisions complémentaires, qu'elle accueille avec une sereine indifférence.

Ce mercredi 6 août 2025, un groupe de douze personnes l'attend à l'extérieur de la ville, « dans les terres ». Ils sont passés à l'office de tourisme de Saint-Malo et ont réservé, pour la fin d'après-midi, une randonnée qui permet de découvrir une partie de cette côte.

Généralement, elle n'a aucune précision sur le groupe et a toujours plaisir à découvrir celles et ceux avec qui elle partagera quelques heures.

Aujourd'hui, il y a quatre couples, un trio de vieilles copines qui expliquent en riant se retrouver une fois par an, pour passer une semaine ensemble, sans maris. Elles sont très gaies et dissipées. Les couples sont classiques, presque une caricature des touristes sexagénaires. Reste un homme, seul, d'une quarantaine d'années, très discret, et qui, lorsqu'elle demande à chacun de se présenter, se contente de murmurer qu'il aime marcher. Coiffé d'une casquette à large visière, on distingue à peine son visage, comme s'il voulait absolument rester dans l'ombre.

Elle ne saurait expliquer pourquoi, mais dès le début de la randonnée elle ne s'est pas sentie dans son état habituel, pas aussi détendue. Cet homme seul, même si elle ne distingue ni ses traits ni sa voix, elle a l'impression de l'avoir déjà rencontré. Quelque chose, dans cette présence, produit chez elle une sorte de malaise. Ce qu'elle sait, c'est qu'il s'appelle Jules. Il l'a marmonné, tête baissée, quand elle a demandé si cela ne dérangeait personne d'être appelé par son prénom.

Sans que cela soit voulu, comme à chaque fois, le groupe s'est rapidement divisé en petits paquets. Les trois amies sont en queue de peloton, non pas qu'elles soient particulièrement « diminuées » physiquement, mais parce qu'elles bavardent et rient beaucoup. À chaque « respiration culturelle », il faut que Hélène, comme si elle se retrouvait face à ses anciens collégiens attende que l'attention se fasse. Les couples ne communiquent pas entre eux ; ils ont de toute façon l'air d'être très différents. Ce sont les plus âgés d'entre eux qui sont les plus proches d'elle, toujours attentifs et disciplinés. Il arrive même que Mireille sorte de la poche de son antique k-way un vieux carnet. Elle lui demande alors de répéter une information et la note consciencieusement. Jacques, son mari se positionne docilement devant elle et se courbe légèrement, pour que son dos fasse office de support. Hélène sourit intérieurement et n'est même pas surprise : elle en voit tellement, de spécimens touristiques aux comportements parfois baroques. Les autres couples sont conformes à tout ce que l'on peut rencontrer sur le chemin des douaniers en cette période ; rien ne les distingue les uns des autres, on croirait qu'ils se sont concertés pour se « déguiser » en marcheurs. Jules est généralement devant lui

aussi. Il ne parle avec personne, ne pose aucune question, ne prend aucune photo, même quand elle le propose, expliquant que c'est, à cet endroit précis, que la vue est la plus belle.

La marche est sans difficultés : il n'y a presque pas de dénivelé, mais, en revanche, il y a beaucoup à dire, à raconter. Lorsqu'elle débute ses interventions, elle prend le temps d'attendre que tout le monde soit attentif. Elle cherche surtout à ce que chacune et chacun comprenne la grande Histoire à travers les petites histoires de vie : celles des femmes et des hommes qui ont marqué ce territoire. Elle met un point d'honneur à mettre en évidence la place des femmes, éternelles oubliées, comme elle le dit. Lorsqu'elle parle de ces navigateurs célèbres qui ont marqué le pays malouin, elle n'oublie jamais de rappeler que les femmes — les épouses, les filles de ces héros parfois un peu mythifiés — ont eu, elles aussi, un rôle important.

Hélène n'est pas, à proprement parler, une militante féministe. Elle n'est encartée dans aucun parti, mais est très attachée à sortir de l'invisibilité la moitié de la population terrestre. Ce qu'elle redoute par-dessus tout, dans son métier, même si c'est rare, c'est de se trouver avec un groupe uniquement composé d'hommes. Elle sait alors qu'il faudra qu'elle soit sur ses gardes. Elle devra affronter l'humour de comptoir, les remarques désobligeantes et pire encore les inévitables poussées de virilité quand il s'agit de se mettre en évidence.

C'est vrai qu'Hélène a de bonnes raisons d'avoir peur, et ce depuis cette terrible nuit, il y a quinze ans. Elle était étudiante et terminait son doctorat d'histoire. Elle a subi une agression qui l'a définitivement fragilisée dès qu'elle se trouve dans un environnement trop masculin.

Ce jour-là, tout en marchant, elle revoit ces images qui remontent dès qu'elle ne se sent pas en sécurité. Un soir, alors qu'elle rentrait du cinéma, un homme l'a suivie et violemment agressée sous une porte cochère. C'est un souvenir qu'elle a longtemps enfoui, voire qui a imposé, de lui-même, le silence. Mais il lui arrive régulièrement, lorsqu'elle est dans un lieu où la foule est compacte, d'avoir la désagréable sensation d'être suivie.

Ils sont arrivés à mi-parcours et ont désormais rejoint le fameux chemin des douaniers. L'objectif est d'arriver sur la grande plage de Saint-Malo au coucher du soleil. Le panorama est magnifique. Ils dominent toute la baie et elle prend le temps d'expliquer que les Malouins ont été des navigateurs hors pair, qu'on les retrouve aux quatre coins du monde. Les quatre couples sont un peu en retrait ; certains n'écoutent que d'une oreille distraite, occupés à vérifier on ne sait quoi sur leurs portables. Les trois copines se prennent mutuellement en photo. Jules, en revanche, s'est rapproché. Même s'il a toujours la casquette vissée sur la tête, elle ressent, encore, la présence dérangeante de son regard, qu'elle juge glacial.

Le soleil baisse de plus en plus et elle explique qu'il faut accélérer un peu la cadence. Pour être certaine que tout le monde suivra, elle montre du doigt le chemin qu'ils vont emprunter jusqu'à l'arrivée : il longe la côte, parfois au bord des falaises. Elle répète les consignes de sécurité et rappelle qu'ils ont encore une halte culturelle avant l'arrivée.

Elle est en tête et, imperceptiblement, a augmenté la cadence. Elle ne se retourne pas, mais elle sent — ou plutôt elle entend — qu'elle est suivie de très près. C'est Jules : elle le sait, il la suit. Il est juste derrière. Elle perçoit nettement un souffle un peu rauque, presque animal. Elle n'est pas fatiguée et elle sait qu'elle peut aller plus vite : sa forme physique est parfaite. Elle augmente encore le rythme...

Soudain, des images lui reviennent. Celles que produisent la peur et l'angoisse : être suivie, être une proie. Elle ne veut plus revivre ce cauchemar. Cet homme l'avait pris en chasse, il s'était approché jusqu'à l'effleurer, la toucher. Elle entendait sa respiration, forte, et pouvait même, elle en est certaine, sentir son haleine, chargée. Elle se souvient. Elle avait pris sur sa droite, un raccourci, pour rentrer chez elle. C'était une petite rue mal éclairée : erreur à ne pas commettre. Quand on est une proie, il ne faut pas donner l'occasion au prédateur d'attaquer. Mais on ignore pourquoi la peur donne parfois de mauvais conseils.

Il l'avait plaquée contre un mur, lui avait collé la paume de sa main sur la bouche ; il était tout contre elle, à la caresser — à la tripoter — de son autre main. Il lui avait murmuré

des insanités dans le creux de l'oreille. Cela avait duré une éternité. Puis, soudain, une fenêtre s'était ouverte et il s'était enfui tout en lui maugréant qu'ils se reverraient...

Elle ne saurait expliquer pourquoi, mais aujourd'hui elle est certaine qu'il l'a retrouvée. Il veut terminer le travail. Il est enfin parvenu à sa hauteur ; elle distingue, du coin de l'œil, le bout de la visière de sa casquette. Il a redressé la tête pour la première fois et lui a demandé pourquoi elle avait tant accéléré. Elle a répondu qu'elle voulait absolument arriver pour le coucher du soleil.

Il y a eu un silence, puis il lui a expliqué que c'était la première fois qu'il faisait ce type de randonnée. Il trouve cela très agréable, surtout avec une bonne accompagnatrice. Ils ont parlé, et a semblé être quelqu'un de sympathique, mais réservé. Il s'est excusé de toujours garder sa casquette : fragile de la peau il doit être prudent. Sa voix est douce, presque timide, pas comme celle de l'autre.

L'autre, elle l'avait peu entendu, tant la peur lui paralysait les sens mais ses paroles étaient restées gravées. Il lui avait dit qu'il avait envie d'elle, qu'il voulait la prendre, là, toute droite contre le mur. Elle se souvient encore de ses mains, rudes, rugueuses, pleine d'insistances, de violences. Des mains qui s'insinuent

L'angoisse est remontée, comme jamais auparavant ; elle ne peut s'être trompée. Elle a regardé les mains de Jules : elles lui paraissent plutôt fines.

Ils ont pris une belle avance ; la lumière faiblit peu à peu, le vent du large fouette le visage, cela lui fait le plus grand bien, elle se calme et gagne en sérénité. C'est bien ça ! **Elle avait le sentiment de s'être trompée, mais se sentait obligée de continuer.** Continuer, ne pas faiblir, aller au bout, ne pas se laisser envahir par le doute. Ce ne peut pas être un hasard. Elle est secouée de frissons. Certes elle a déjà connu des situations où certains randonneurs, hommes ou femmes, se sont sentis proches d'elle au point de vouloir faire un peu plus connaissance. Mais jamais, elle n'avait ressenti un tel malaise.

Alors, elle a encore pressé le pas pour ne plus être dans le champ de vision des autres. Il est très proche, un peu essoufflé. Elle explique que les autres sont loin. S'il le souhaite ils peuvent prendre un petit chemin à droite. Ils ont largement le temps de faire ce petit

détour qui les conduira au bord d'une belle falaise, d'où l'on peut voir toute la baie de Saint-Malo. C'est le paradis des photographes. Elle ajoute que le bruit des vagues qui frappent la côte, cinquante mètres plus bas, est parmi les plus beaux sons qu'elle n'ait jamais entendus.

Ils se sont approchés. Il a ôté sa casquette. Elle lui conseille de fermer les yeux pour s'imprégner des sensations. Le vent s'est levé. Il s'exécute sans rien dire. Elle pose son sac. Elle fait deux pas en arrière et se plaque derrière lui avec une vitesse déconcertante. Elle lui colle la main sur la bouche et lui souffle doucement à l'oreille : « Je vais te surprendre. Je n'ai pas envie de toi. Tu verras, en bas c'est encore plus impressionnant. »

Elle le pousse. Elle respire.

Revenue sur le sentier principal, elle attend les onze autres. L'un des couples est en difficulté ; il faudrait ralentir. C'est lorsque tout le monde est regroupé autour d'elle qu'une des trois amies, Mariette, compte : « mais nous ne sommes que onze... Il est passé où, Jules ? »

« Jules ? Comme il a en avait assez d'attendre, je lui ai indiqué un super raccourci. »